

— A quoi attribuer cette ouverture ? à la tolérance, à la générosité, peut-être à un défaitisme palestinien ?

— *Elle a son origine dans une approche culturelle et la culture a, c'est bien connu, un aspect tolérant. Elle a aussi son origine dans notre rêve d'un avenir démocratique et libre pour tous les habitants de la région, y compris, bien entendu, les Israéliens. Il ne s'agit pas d'un match de football ; je ne veux pas marquer des points et vaincre, mais je ne veux sûrement pas être vaincu non plus. Je veux la vérité. Je suis assez fort pour vouloir une paix véritable.*

— A votre avis, que pourraient gagner les Israéliens à des rencontres avec des Palestiniens ?

— *En principe, ils peuvent briser la barrière qui fait d'eux des étrangers dans la région, prendre connaissance de la culture de la région, sortir des murs du ghetto dans lequel ils se trouvent et surmonter leur solitude. Et, bien sûr, faire progresser la cause de la paix. Mais les Israéliens sont passés maîtres dans le ratage des occasions.*

— Et l'adresse ?

— *Il y a une adresse et il y a une entité : les Palestiniens. Ils ont choisi un nom de code qui s'appelle l'OLP. C'est le nom du jeu ! »*

Haïm HANEGBI

Yediot Aharonot, 29 mai 1987.

OCCUPANT MALGRÉ LUI

(Le soldat dont nous citons les propos est venu à la rédaction de *Haaretz*, qui détient sa véritable identité.)

Il est du Mishmar Hagvoul (la police des frontières). L'uniforme vert. Une physionomie orientale, un corps mince, il a vingt ans. Il sert dans les territoires depuis plus d'un an. La routine quotidienne des patrouilles, des arrestations, des dispersions de manifestations. Lui et ses camarades sont gardiens de la sécurité interne du pays. Première équipe le matin, deuxième équipe l'après-midi. De temps en

temps il y a une « activité nocturne » : rafles dans les maisons, arrestations de suspects, conduites au poste. Parfois il y a deux semaines sans activité nocturne, et parfois c'est toutes les nuits.

Il y a une semaine, il a senti qu'il ne pouvait plus se taire. Il a cherché un journaliste. Peut-être pour l'aventure, peut-être pour se soulager un peu de cette détresse. Il avait peur de la rencontre. Il avait dit qu'il téléphonerait à 8 heures, et il a téléphoné à 9 h 30. Il avait peur que l'armée le soupçonne d'avoir parlé. C'est pourquoi il apparaît ici sans nom et sans détails identificateurs.

Il est issu d'une famille nombreuse originaire d'Afrique du Nord. Il n'est pas allé au lycée. Pendant une période il a vécu à la limite de la délinquance, puis il a été mobilisé, a fait ses classes dans la police des frontières et a été affecté dans les territoires. Les permissions sont mauvaises : deux jours de sortie après dix jours de service. Il regarde la télévision pendant les soirées libres. Il ne lit pas les journaux et n'a pas de conscience politique. Likoud ou Maarakh, il s'en fout. Simplement, ce qui se passe tous les jours devant ses yeux le met en colère.

*

* *

Monologue :

« Je ne voulais pas aller à la police des frontières. Mais à l'orientation, ils m'ont menacé de trente jours de prison si je refusais, alors je suis allé à l'entraînement. Il n'y a pas d'amitié là-bas entre les soldats. C'est chacun pour soi. Je ne me suis trouvé personne à qui parler, ni personne qui aurait pu être un ami. L'entraînement a duré six mois, et tout de suite après on m'a envoyé dans les territoires.

« A vrai dire, la violence est interdite, mais quand il y a de la violence, on ferme les yeux. On nous explique que celui qui usera de la force plus que raisonnablement sera traduit en justice, mais en pratique il n'y a pas de procès. En général nous sommes plusieurs à patrouiller ensemble. A

vrai dire, on n'arrête pas n'importe qui. Après six mois, tu développes un sens spécial, qui te fait repérer quelqu'un selon son comportement. Au début je n'y croyais pas, mais c'est comme ça. Quand on voit quelqu'un qu'on veut fouiller, tout d'abord on lui dit " Jib hawia " ou " Hat hawia ". Ça veut dire " donne la carte d'identité ". Ça, on le dit généralement avec un regard méchant et très fort. Alors c'est normal qu'ils réagissent avec hostilité quand on les aborde comme ça. Alors on leur rentre dedans : un coup de poing, une gifle, un coup de pied.

« Cela arrive tout le temps. Si l'Arabe porte plainte, c'est bétonné comme c'est pas possible. Il y a ce qu'on appelle un officier vérificateur, qui vient généralement d'une autre compagnie. Il vérifie les plaintes et les explications de la police des frontières. En général toute l'équipe de la police des frontières s'accorde sur la même version, et ils disent à l'officier vérificateur ce qu'ils lui disent. C'est habituel.

« Depuis que je suis revenu du stage de chef de groupe, je commande une patrouille. Avant chaque patrouille je dis à ceux qui sont avec moi que, si quelqu'un frappe un Arabe sans raison, je dirai la vérité à l'officier vérificateur. C'est pourquoi, en général, quand ils sont avec moi ils se comportent bien. Mais ils m'appellent " Malshan ", " délateur ", bien que je ne l'ai jamais fait. Ils me détestent à cause de mes idées.

« Je vois tout le temps autour de moi des mauvais traitements infligés par la police des frontières. Par exemple, après une opération terroriste, on fait sortir tous les hommes du coin et on les rassemble. En général c'est la police des frontières qui les fait sortir des maisons. Et là il y a toutes sortes d'incidents. Parfois on frappe un jeune homme à l'intérieur de la maison, devant ses parents, parce qu'il ne met pas ses chaussures assez vite. Parfois on fait exploser de coups les Arabes. Il y a des voyous, qui ne respectent pas la police des frontières, alors ils reçoivent des coups. Mais il y a simplement des pauvres gens

qui tombent entre les mains des soldats. En général on frappe dans une ruelle, pour qu'il n'y ait pas de témoins.

« Quand je vois des choses comme ça, en général je sors le garçon d'entre leurs mains et je le libère. Il dit qu'il veut porter plainte et alors je lui dis que c'est son droit. Je ne parle pas de ça avec les gars. Je n'ai pas le choix, je vis avec eux, alors je n'ai pas envie qu'on me fasse une nuit le coup de la couverture (c'est une expression du jargon militaire : quand quelqu'un se conduit mal, " les gars " peuvent décider de le punir. La nuit, pendant qu'il dort, ils l'enveloppent d'une couverture et le frappent à travers). Je porte plainte seulement pour des choses très exceptionnelles. Il y a eu des cas où des gars de la police des frontières se sont liés avec des locaux. Ça je l'ai transmis plus haut. Il y avait des gars à nous, des Druzes, qui faisaient du commerce avec des locaux : ils achetaient d'eux des vêtements qu'ils vendaient dans leurs villages en Galilée. Sur ça aussi j'ai fait un rapport.

« La plupart des soldats de la police des frontières prennent du plaisir à frapper les Arabes. Ils en tirent une satisfaction. Certains se vantent de faire exploser des têtes avec leurs matraques. Ça leur fait du bien. Après coup, ils racontent ça comme des actes d'héroïsme. Lorsque je rentre à la maison et que mes copains veulent que je leur raconte des histoires sur la police des frontières, je dis que je ne suis pas sur le terrain, et j'évite de raconter. Parfois je me sens comme un nazi, à cause des choses que font mes camarades. Je porte un uniforme, et je suis comme eux. Le fait que je ne frappe pas, ça n'y change rien. Les Arabes qui reçoivent les coups m'insultent autant qu'ils insultent les autres. Ils ne voient pas mon attitude. Je n'ai pas de contact direct avec eux. Pendant les patrouilles, je m'efforce de n'arrêter que des gens suspects. Mais je vous demande de noter que je ne suis pas un homme complètement droit. Moi aussi je me suis parfois laissé entraîner. Je ne suis qu'un être humain.

« J'ai eu un cas où je suis rentré dans une maison pour faire sortir un garçon. Il

m'a injurié et je l'ai un peu frappé. Et au début de mon service ici il y a eu aussi quelques cas où j'ai donné des gifles. On se laisse entraîner, tout simplement. Il y a toujours un copain qui s'échauffe contre l'Arabe, alors l'Arabe reçoit une gifle. Celui qui a reçu la gifle ne se tait pas, et alors tout le monde lui tombe dessus.

« En général c'est le commandant de patrouille qui prend l'initiative de vérifier un Arabe. Lui et un autre soldat rentrent dans la ruelle et les deux autres arrêtent les passants. On fait la vérification dans la ruelle pour ne pas chauffer tout le quartier. Et c'est aussi alors qu'on frappe.

« Dans ma compagnie personne ne pense comme moi. Certains me respectent et d'autres ont peur que je rapporte sur eux. C'est pourquoi en général il n'y a pas de violence dans mes patrouilles. Je me tiens à distance surtout de l'un de mes officiers. Il se conduit parfois comme un nazi, et un jour quelqu'un de la compagnie le lui a dit, "nazi", vraiment en face. Il se conduit très mal avec les locaux. Violence, coups, tout. Parfois il vient en patrouille. Il n'hésite pas à employer la force envers les Arabes. Il donne l'exemple à tout le monde, et tout le monde comprend qu'il est permis de frapper.

« Il y a quelque temps, il s'est passé une histoire qui m'a vraiment fait mal. On est venu arrêter un garçon de 13 ans qui avait sans doute jeté des pierres. Ça s'appelle arrestation d'un fauteur de troubles. On vient la nuit et on prend le garçon. La mère s'est mise à pleurer. Alors l'un des officiers a enfermé la mère dans une chambre, a fermé le verrou et a pris le garçon. Je ne pouvais pas voir ça. Quoi, une mère n'a pas le droit de pleurer quand on lui prend son fils à 2 heures du matin ? Elle ne le gênait pas, elle pleurait, c'est tout.

« Ce qui me met le plus en colère, ce sont les colons. En ce qui les concerne, on ferme vraiment les yeux. Ils sont mieux organisés que Tsahal. Après le dernier événement qu'il y a eu en ville, ils se sont organisés très vite et ont fait un pogrom. Tsahal n'avait pas encore eu le temps de

décréter le couvre-feu, et les colons sont entrés dans les boutiques et se sont mis à menacer les gens pour qu'ils ferment les boutiques. En une demi-minute, la moitié de la rue était fermée. Au début je croyais que c'étaient des incitateurs arabes, mais ensuite j'ai vu que c'étaient des colons. La plupart armés. Leurs interdictions de tirer sont moins sévères que celles des soldats de Tsahal. Ils ont le droit de marcher avec des armes non verrouillées, et un Uzi pas verrouillé peut facilement libérer une rafale.

« Un copain qui sert à Hébron m'a dit que les colons ont fait une véritable émeute dans les rues après la tentative d'attentat. Il y avait une femme qui avait un panier plein de bouteilles et elle lançait les bouteilles dans les fenêtres. Il m'a raconté qu'un officier a attrapé deux enfants de colons, de 13 ans environ, qui passaient avec une hache et détruisaient les voitures des Arabes. Il les a pris sur le vif. Je pense que cette affaire des enfants a été étouffée. La plupart des gens de la police des frontières s'identifient avec les colons. Je crois que presque tous s'identifient avec eux.

« Tout d'abord je sens que je ne dois pas être là-bas, et qu'il se passe là-bas des choses que je n'accepte pas. Il y a des choses dont j'ai honte de faire partie. La violence, l'humiliation des gens. Ce n'est pas très agréable de se tenir les mains en l'air pendant qu'on vous fouille sur tout le corps. Des soldats crachent sur le visage des Arabes, donnent des coups de pied dans les couilles. Et il y a toujours cette gifle. Il y a chez nous un gars, à chaque fois que des détenus arrivent, il leur dit : " Toi, numéro 1, tu es un fils de pute. Toi, numéro 2, tu es un fils de salope. Toi, numéro 3, tu es un maniaque. " Et ensuite il dit : " Numéro 1, shou issmak ? (quel est ton nom ?) ", et l'Arabe répond : " Fils de pute. " " Numéro 2, shou issmak ? " " Fils de salope. " Et tous les copains rigolent et sont contents.

« Des gens me demandent quelles sont mes idées. Je pense seulement que je suis peut-être plus humain. J'ai grandi dans un quartier pauvre. Dans ce pays, moi et toute

ma famille nous avons souffert, et pas un peu, parce que nous étions marocains. C'est peut-être pour ça que ça me touche. Je sais ce que c'est que d'être opprimé. Je comprends qu'il doit y avoir l'armée là-bas, mais pas comme maintenant, sans humiliations et sans coups et sans châtiments collectifs. La politique ne m'intéresse pas du tout. Qu'ils rendent les territoires ou pas, pour moi c'est pareil.

« Sachez que la police des frontières dans les territoires, c'est pas la même chose qu'à l'intérieur du pays. Dans les territoires, pendant les manifestations, les soldats se conduisent comme des fous. Chacun tente de prendre des initiatives, de donner le plus de coups possibles, de côté, pour ne pas être remarqué par les caméras. Les caméras de télévision font vraiment peur à la police des frontières. Quand ils voient des photographes, ils se comportent complètement différemment. Par exemple, ils viennent de frapper un garçon, mais quand la caméra arrive, tout d'un coup ils deviennent serviables. A l'instant ils le frappaient et maintenant ils font comme s'il ne s'était rien passé. Les caméras de télévision ne viennent que lorsqu'il y a des événements qui sortent de l'ordinaire, une attaque au couteau, une grenade, un tir. Pour un cocktail molotov ou un jet de pierres, ils ne viennent pas. J'aime beaucoup la présence des caméras. Ça calme les esprits et ça arrête la répression. Je ne veux pas réprimer.

« Dans mes patrouilles on ne frappe presque jamais. Il y a chez nous un gars très violent, qui frappe sans compter. Quand je suis là, il ne le fait pas. J'ai failli me battre plusieurs fois avec mes gars parce qu'ils frappaient. Il y a quelque temps, on contrôlait quelqu'un. Selon les ordres, celui qui est contrôlé doit se tenir face au mur avec les mains en l'air. Un des gars de ma patrouille lui donnait des coups de pied et reculait, pour que je ne le voie pas. Il donnait un coup de pied, et reculait tout de suite. C'était dans une ruelle. Il pensait que je ne voyais pas, mais j'ai compris et j'ai failli le frapper. Les gars ne comprennent pas pourquoi j'agis comme cela.

« Je sens que je suis vraiment tout seul là-bas avec mes idées. Pendant les trois premiers mois je pensais que j'allais devenir fou. Quand on les frappe, en général, il y a un meneur du troupeau et c'est comme si on était entraînés après lui. La vérité, c'est que moi aussi j'ai été entraîné au début. Moi aussi j'ai donné des gifles. Mais il y a eu des jours, dans la chambre, où je pleurais la nuit. Je pleurais parce que j'avais donné une gifle, et parce que je m'étais laissé entraîner. J'ai un copain qui m'a vu pleurer. Il m'a demandé pourquoi je pleurais, je n'ai pas pu lui dire la raison. Il aurait pensé que je suis fou. »

Eyal ERLIKH
Haaretz, 19 juin 1987.

APRÈS LE FEU

A l'entrée de la maison de la jeunesse et des sports du quartier de Ramat-Amidar, l'officier de police du quartier inscrit les noms des journalistes qui viennent à la conférence de presse. Avant cela, il avait donné un coup de main pour installer la sono pour la fête de fin d'année scolaire. L'officier de police est chez lui dans le quartier depuis quatre ans. Quand il y a un problème, on téléphone au 100. Il a un rôle populaire, préventif. C'est le commandant de la garde civile du quartier, Yossef Adni, qui explique pourquoi on note le nom des journalistes : *« A cause de ce qui s'est passé, on a décidé de faire ça pour que n'importe quel journaliste n'écrive pas n'importe quoi. »* La conférence de presse a été organisée dans le cadre d'une campagne pour sauver l'image du quartier. Les autorités municipales et celles du quartier craignent de voir s'écrouler le fruit de plusieurs années de réhabilitation.

Ici on appelle les incendies et les coups *« les événements »* ou *« l'incident »*. On demande de faire la distinction entre *« les événements »* et la population. On dit beaucoup de bien du quartier, et on n'a pas invité les habitants à la conférence de